

Jean Christaki de Germain

LES DAMNÉS DE LA PRESSE

Préface d'André Bercoff

Bérégovoy, Cahuzac, DSK, Armstrong, Ménard...

« LÉCHÉS, LÂCHÉS, LYNCHÉS »

LES DAMNÉS DE LA PRESSE

JEAN CHRISTAKI DE SAINT GERMAIN

LES DAMNÉS DE LA PRESSE

 éditions du
ROCHER

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'accolade avec une émotion palpable. Le ministre de l'Intérieur fait sa déclaration à la manière d'un mort-né, fatigué, abattu: « La guerre, j'ai le droit d'en parler. Je l'ai faite, comme tant d'autres. Soldat des régions envahies, je me battais pour la libération des miens. Français, j'entendais abattre le militarisme allemand, convaincu que sa défaite serait la victoire, non seulement dans mon pays, mais surtout de la paix entre les peuples. Militant d'un parti politique, je prétendais partout servir d'exemple, car je pensais qu'au retour des tranchées, n'auraient le droit de parler que ceux-là qui avaient été capables de faire leur devoir. Un après-midi d'octobre, quand j'ai franchi le parapet, je savais que je risquais la mort. Mais la vie m'eût été à charge si j'avais trahi l'engagement que j'avais pris, si je n'étais pas resté fidèle au pacte qui me liait à l'homme qui gisait entre les lignes. En Allemagne, quand bravant la troupe en armes, j'ai refusé de travailler contre mon pays, cette fois encore, je savais que je faisais mon devoir. De ces heures sombres, je garde le témoignage d'un capitaine allemand, qui, devant l'un de nos trois conseils de guerre au-delà du Rhin, proclamait: "Si un Allemand en France avait eu son attitude, notre devoir, à son retour, serait de le saluer bien bas." Socialiste ? Oui ! Mais soldat sans peur et sans reproche¹. » Verdict: « La Chambre, par 421 voix contre 63, a constaté l'inanité des accusations » portées contre Roger Salengro et « flétri la campagne d'outrages menée contre lui ». Pour ses amis, pour la classe politique, l'affaire est terminée et le gouvernement va pouvoir à nouveau concentrer son énergie sur les graves difficultés de la situation économique.

Eh bien, non ! La presse n'a pas dit son dernier mot. On peut lire : « Le citoyen Salengro a-t-il été condamné à mort pour désertion ? Un témoignage accablant. »

La calomnie victorieuse

Salengro rentre « au pays » en étant chaleureusement accueilli à son arrivée à la gare de Lille. Malgré cela, il reste inquiet. Passant devant de jeunes soldats, il interroge son entourage proche : « Et eux, que pensent-ils de moi ? » De retour dans sa ville, Roger Salengro s'acquitte de ses obligations du moment, puis ne donne plus signe de vie. On peut imaginer ce dialogue intérieur : « Démissionner, partir alors qu'il y a tant de choses à faire face à la situation désastreuse du pays, non, c'est impossible pour moi ! Toutefois, rester, c'est continuer de créer des problèmes au gouvernement, au parti alors... »

Alors, c'est Augustine Renard, la femme de ménage, qui raconte la suite le matin du 18 novembre. La cuisine est fermée, cela l'intrigue. Elle ouvre et a un mouvement de recul : il y a une odeur de gaz insupportable. Se reprenant, elle entre et aperçoit le corps de Roger (c'est ainsi qu'elle appelle son patron). Il est allongé par terre à l'endroit même où sa femme est morte, dix-huit mois auparavant, d'une violente hémorragie.

Maintenant, Augustine comprend pourquoi « Roger » lui avait demandé de venir une heure plus tard le lendemain, c'est-à-dire à 9 heures au lieu de 8 heures. On trouvera sur lui une petite carte de visite sur laquelle est mentionné : « Roger Salengro, maire de Lille, conseiller général député du Nord » et rajouté à la main : « Je m'excuse madame Renard des ennuis que je vous cause... »

Il laissera trois lettres, dont une adressée à Léon Blum dans laquelle il écrit : « Ma femme est morte il y a bientôt dix-huit mois, de la calomnie qu'on ne lui épargna pas et dont elle souffrait tant. Ma mère ne se remet pas des suites d'une opération, et la calomnie la ronge jusqu'aux moelles. J'ai lutté de mon côté vaillamment mais je suis à bout. S'ils n'ont pas pu

réussir à me déshonorer, du moins porteront-ils la responsabilité de ma mort, car je ne suis ni un déserteur ni un traître. Mon parti aura été ma vie et ma joie. »

Suite au suicide de Roger Salengro, l'émotion est immense dans tout le pays. Le cardinal Liénart, évêque de Lille, condamne en termes très fermes les diffamateurs dans un article publié par *La Croix* : « La politique ne justifie pas tout : la calomnie ou même la médisance sont des fautes que Dieu condamne. »

Dès le 25 novembre, sur demande du président du Conseil Léon Blum, le gouvernement déposa un projet de loi aggravant la répression des délits de presse et les correctionnalisant dans de nombreux cas : il prévoyait également un embryon de statut original pour les entreprises de presse et en particulier par la substitution au gérant responsable du chef d'entreprise, légalement chargé des fonctions de directeur de la publication. Le projet voté par 371 voix contre 196 échouera au Sénat en 1937...

Obsèques nationales grandioses

Lille organise des obsèques immenses suivies par une foule de plus d'un million deux cent mille personnes.

Léon Blum fait un de ses plus beaux discours :

Il n'y a pas d'antidote contre le poison de la calomnie. Une fois versé, il continue d'agir quoi qu'on fasse dans le cerveau des indifférents, des hommes de la rue comme dans le cœur de la victime. Il pervertit l'opinion, car depuis que s'est propagée, chez nous, la presse de scandale, vous sentez se développer dans l'opinion un goût du scandale. Tous les traits infamants sont soigneusement recueillis et avidement colportés. On juge superflu de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

protagonistes du drame, principalement les familles Villemin et Laroche, les gendarmes chargés de l'enquête, les habitants du village et... les journalistes, très nombreux, très excités, très impatients.

Un premier coupable

Les premiers résultats tangibles sont enfin livrés au juge : l'écriture du cousin germain Bernard Laroche correspond à s'y méprendre à celle du corbeau ! Et comme si une bonne nouvelle ne pouvait pas rester seule, une seconde d'une importance qui peut devenir capitale surgit : la belle-sœur de Bernard Laroche, Murielle Bolle, révèle l'avoir vu emmener le petit Grégory dans sa voiture. Quelques heures avant le drame...

De rien, de l'absence de toute piste, de tout indice, on passe à des aveux et une expertise en écriture qui convergent vers un même suspect ! Un témoin, des preuves « scientifiques », l'énigme est proche d'être résolue. Tout le monde était convaincu que l'enquête serait rapide, malgré les premières critiques sur le manque d'expérience du juge... Emballément général. Le juge, les gendarmes, les journalistes, tout le monde s'accorde pour considérer Bernard Laroche comme le coupable ! Celui-ci est arrêté, menotté, filmé, incarcéré. Les unes de journaux sont prêtes. Les directs, interviews, témoignages se mettent en place. Le petit juge peut légitimement penser que le qualificatif « petit » va bientôt disparaître au profit de « grand », « efficace », « habile », « compétent », le temps d'un petit repos de fin de semaine bien mérité. Malheureusement, il est des repos qui suscitent beaucoup de fatigue... Et comme si les dieux ne connaissaient pas l'existence de ce petit village vosgien, la voix du corbeau retentit à nouveau dans la forêt des cauchemars: le

témoin se rétracte. Une mauvaise nouvelle pouvant en cacher une autre, on apprendra que les expertises de l'écriture qui désignaient Bernard Laroche n'ont plus de valeur judiciaire car elles ont été commandées par la gendarmerie au lieu de l'être exclusivement par le juge d'instruction, comme le veut la loi. Et comme nul n'est censé ignorer la loi...

L'enquête se retrouve au point mort. Adieu veau, vache, cochon, couvée...

Changement de coupable... avec l'aide des journalistes

Mais au royaume de Lépages-sur-Vologne, si les dieux ne sont pas présents, leurs saints vont peut-être se décider à collaborer. Pour l'instant, ce sont trois jeunes femmes qui, surgissant dans l'enquête, décident de collaborer. Le jour du drame, elles ont vu Christine Villemin déposer vers 17 heures une enveloppe dans la boîte aux lettres de la poste. Parallèlement, les nouvelles expertises, soigneusement sollicitées par le juge Lambert, concluent que les lettres anonymes ont été écrites par... Christine Villemin ! Mais comme chat échaudé craint l'eau froide... Le « petit » juge est perplexe, il doute. Il a un inculpé en prison, un nouveau suspect qui n'est autre que la mère de la victime... Les journalistes, qui sont souvent renseignés avant tout le monde, sont déjà sur la piste de la mère coupable. Et puis, à choisir, une mère meurtrière de son propre enfant, c'est quand même beaucoup plus... sensationnel qu'un cousin germain ! La rumeur monte. Le juge n'écoute plus les gendarmes. Il se retrouve dans un seul à seul assourdissant avec lui-même. Il hésite: libérer Laroche, incarcérer la mère de Grégory ? Que faire ? Les journalistes, eux, n'ont pas d'hésitation, au contraire ils sont impatients. Ils veulent du neuf,

toujours du neuf ! C'est que leur direction et leurs lecteurs sont impatients. Pour les uns, il y a beaucoup d'argent en jeu ; pour les autres, il y a une fascination qui demande à être entretenue...

Le juge finit par libérer Bernard Laroche incarcéré depuis trois mois. Pour la famille Laroche, c'est une victoire !

Les journalistes mettent en scène cette joie retrouvée. Les journaux et les télévisions jouent les témoins des retrouvailles champêtres de la famille Laroche. L'homme aux menottes est redevenu le bon père de famille souriant qu'il n'aurait jamais dû esser d'être.

Le clan Villemin est en colère. Il voit l'assassin de Grégory se pavaner dans les magazines avec son fils de 4 ans dans les bras. Pour eux, c'est provocant, insupportable. Et ils ne sont pas seuls à le penser.

Des gendarmes et un journaliste, Jean Ker de *Paris Match*, avec lesquels le couple a établi une relative intimité, confessent à Jean-Marie Villemin que si la même chose leur arrivait, ils n'hésiteraient pas... à se faire justice. Si ces propos ne sont pas « pousse-aucrime », ils ne peuvent en tout cas calmer les pulsions meurtrières qui en va hissent ce couple en détresse et en colère. Les époux sont bouleversés. Jean-Marie Villemin montre un fusil à pompe et parle de « buter » Bernard Laroche. Le même Jean Ker dira plus tard dans un entretien télévisé, non sans une certaine fierté, avoir réussi un soir à faire échouer *in extremis* un plan meurtrier des Villemin, alors que ceux-ci étaient déjà planqués sur la route que devait prendre le lendemain matin Bernard Laroche pour se rendre à son travail à l'usine. Et ce même journaliste réussira à entrer dans la chambre du petit Grégory, prendre une photo – ayant obtenu à l'arraché l'autorisation du père – et la publier en pleine page dans *Paris Match*.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Édith Cresson

« La Pompadour »

« Je consens qu'une femme ait des clartés de tout,
Mais je ne lui veux point la passion choquante
De se rendre savante afin d'être savante ;
Et j'aime que souvent aux questions qu'on fait,
Elle sache ignorer les choses qu'elle sait ;
De son étude enfin je veux qu'elle se cache,
Et qu'elle ait dû savoir sans vouloir qu'on le sache,
Sans citer les auteurs, sans dire de grands mots,
Et clouer de l'esprit à ses moindres propos. »
Molière, *Femmes savantes*, Clitandre, acte I, scène 3

Édith Cresson est la première femme à avoir occupé le poste de Premier ministre de la République française. Pendant dix années à la tête de différents ministères, elle sera « oubliée » des médias car elle s'occupe, à quelques exceptions près, de sujets économiques trop techniques pour les intéresser. À l'inverse, pendant ses onze mois à Matignon, chaque intervention, chaque décision sera largement critiquée à la fois par ses pairs et par les médias.

Une petite Française

Édith Cresson, de son nom de jeune fille Édith Champion, est née en 1934. Diplômée de l'École de haut enseignement commercial pour les jeunes filles (HEC-JF), elle obtient,

quelques années plus tard, un doctorat en démographie. Commence alors sa carrière d'ingénieure économique.

En 1959, elle épouse Jacques Cresson.

Édith Cresson raconte dans son autobiographie *Histoires françaises*¹ : « Jeunes mariés, nous n'avions pas d'activité politique. En ces années de gaullisme, la gauche était quasi effacée du paysage. Jacques [son époux], comme beaucoup, avait suivi avec intérêt l'expérience Mendès France. Le reste n'en valait pas la peine. »

Une grande Française

Encouragée par une de ses camarades de HEC-JF, la jeune trentenaire participe à la campagne présidentielle de François Mitterrand de 1965. Édith Cresson est alors membre du parti de la Convention des Institutions républicaines (CIR) créé en 1964 par François Mitterrand. La CIR regroupe plusieurs clubs politiques de gauche républicaine et du socialisme. Le général de Gaulle l'emporte mais pour Mitterrand, qui est passé au second tour, une carrière politique nationale est en marche.

« Une fois la fête finie, je suis rentrée tranquillement à la maison. Cet engagement n'avait été pour moi qu'une parenthèse. Jacques et moi étions rentrés à Paris. J'ai repris mon travail d'économiste dans un cabinet de consultants. Cette activité me convenait. » Édith Cresson, toujours dans son autobiographie, raconte ici la fin de la période électorale.

En 1971, la CIR rejoint le Parti socialiste. Mitterrand et Cresson sont donc, dorénavant, encartés au PS.

En 1975, Édith Cresson se présente pour la première fois à des élections. Elle est battue de quelques voix. En 1977, deux ans plus tard, lors des élections municipales, elle connaît sa première victoire électorale, devenant maire de Thuré (proche banlieue de Châtelleraut). Elle est élue au Parlement européen en 1979 et occupera ce siège jusqu'en 1981. Cette même année, elle devient députée et est réélue en 1986 et 1988.

En 1981, Pierre Mauroy, alors Premier ministre, lui confie le ministère de l'Agriculture. C'est dans ces fonctions que Édith Cresson va connaître ses premières grandes difficultés publiques. En effet, nombre de syndicalistes agricoles prennent cette nomination comme une provocation. Le fait qu'elle soit une femme est perçu par le monde agricole comme une démonstration du mépris des hommes politiques envers eux. Pourtant, elle était précédemment responsable des problèmes agricoles pour la Convention des Institutions républicaines et connaît donc les dossiers et les réalités.

Lors de manifestations, certaines pancartes étaient plutôt claires quant à ce que les agriculteurs pensaient de la nomination de Cresson: « On t'espère meilleure au lit qu'au ministère. » Édith Cresson, au vocabulaire franc et direct, plaisantera quelque temps plus tard en affirmant: « Finalement, j'étais bien à l'Agriculture puisque j'avais affaire à des porcs. » Cette phrase, prononcée alors qu'elle n'occupait déjà plus le fauteuil de ministre de l'Agriculture, a été particulièrement mal perçue. Pendant son ministère, le revenu agricole a pourtant été amélioré comme jamais il ne l'avait été. « Ils ont regretté mon départ, mais moi je n'étais pas mécontente de quitter ce ministère. »

En 1983, elle devient ministre du Commerce extérieur et du Tourisme sous le gouvernement Mauroy III, pour un peu plus

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Pierre Bérégovoy

« L'homme donné aux chiens »

« Pour échapper à un ennemi, Fannius s'est suicidé.
Cela, je te le demande, ce n'est pas de la folie
que de vouloir mourir pour ne pas mourir ? »

Martial, *Épigrammes*, II.80.

Il est des printemps qui ont une odeur d'automne, et même des 1^{er} mai qui laissent dans les esprits l'image d'une matinée brumeuse et froide, boueuse et sombre.

Le 1^{er} mai 1993, Pierre Bérégovoy est retrouvé mort sur le bord du canal de Nevers et quelque chose dans le cours de l'histoire française s'infléchit.

Trois jours plus tard la presse est accusée par de nombreuses personnalités politiques d'avoir poussé l'homme au suicide.

Trois mois plus tôt, le 3 février, la une du Canard enchaîné titrait : « L'affaire Pelat: ce chèque de 1 million qui empoisonne Bérégovoy » (sic), et lançait de facto ce que l'opinion publique allait bientôt appeler l'affaire du prêt Bérégovoy.

Quand les affaires vont bien

Pierre Bérégovoy naît en 1925 dans une famille modeste. Son père est immigré russe. Il quitte le lycée suite à une grave maladie de son père, obtient un CAP d'ajusteur et de dessinateur

industriel et commence à travailler à 17 ans. Il s'engage très tôt dans la résistance puis dans l'action syndicale et politique. Passant par la SFIO et le PSU, collaborateur de Pierre Mendès France, il participe à des mouvements de rénovation du Parti socialiste. Il négocie le programme commun avec les communistes et les radicaux de gauche puis son actualisation en 1977.

En 1981 il est secrétaire général de l'Élysée, en 1982 ministre des Affaires sociales, entre 1984 et 1986 ministre de l'Économie et des Finances et de l'Industrie et entre 1988 et 1991 à nouveau ministre de l'Économie et des Finances, avec, cette fois-ci, le Commerce extérieur en prime.

Il est l'homme de la déréglementation et de la libération des marchés financiers et boursiers en France. Il allège le contrôle des changes puis le supprime.

D'avril 1992 à mars 1993, il accède à la fonction de Premier ministre, complétée un court laps de temps du ministère de la Défense.

En mars 1993, alors que les partis de droite gagnent les quatre cinquièmes des sièges à l'Assemblée nationale, l'ancien fraiseur de l'usine de tissage Fraenkel, devenu le deuxième personnage de l'État, doit démissionner et laisser sa place au « grand bourgeois » Édouard Balladur.

Un mois après avoir quitté Matignon, le 1^{er} mai 1993, Pierre Bérégovoy est découvert inanimé près de Nevers, sur la berge du canal de la Jonction. L'enquête déterminera qu'il s'est suicidé.

Ce calendrier si court étonne au regard de la vie d'un homme né soixante-huit ans plus tôt, dont cinquante et un d'engagement politique, et qui pendant près de dix ans avait assumé les fonctions les plus hautes et les plus lourdes au sein du gouvernement.

Ces jours claquent alors comme un coup de tonnerre dans un ciel chargé de longues, tortueuses, et quelquefois sourdes procédures judiciaires visant des politiques, des hommes d'affaires et des vedettes des médias.

Ils résonnent encore aujourd'hui.

Alors qu'une énorme vague bleue submergeait la représentation nationale et laissait échouées nombre de personnalités de gauche, Pierre Bérégovoy en appelait à l'Histoire pour rétablir, plus tard, un jugement moins « exagérément » sévère sur sa législature. L'Histoire lui a en effet répondu, dans une perspective cependant toute personnelle.

Vingt ans après, le souvenir de Pierre Bérégovoy reste célébré, honoré par le monde politique mais aussi dans l'imaginaire collectif, comme celui d'un véritable martyr, dont la probité, l'engagement, le sens moral furent remarquables.

En 2011, une enquête Ifop le désigne comme le Premier ministre préféré des Français sous la V^e République.

L'affaire de l'appartement

Le 3 décembre 1992, le juge Thierry Jean-Pierre est chargé d'une mission sur le blanchiment de l'argent sale, dans le cadre d'un vaste mouvement anti-corruption que Pierre Bérégovoy a lui-même suscité.

Il enquête sur les activités et libéralités financières de Roger-Patrice Pelat, affairiste connu, ami personnel de François Mitterrand, dans les milieux économiques et politiques. Ce faisant, il pointe plusieurs pistes d'investigation complémentaires, dont un prêt de 1 million de francs sans

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dominique Baudis

« Un homme averti en Baudis »

« Il n'est pas de vertu que la calomnie ne sache atteindre. »
Shakespeare, *Hamlet*, Acte I, scène 3

En 2000, Dominique Baudis, après avoir été journaliste, présentateur des JT de France 3, maire de Toulouse, député européen, conseiller régional, député de Toulouse, a démissionné de ses mandats pour devenir le directeur du Conseil supérieur de l'audiovisuel en janvier 2001. En mai 2003, il est soupçonné, avec d'autres notables toulousains, de viols, de meurtres et d'actes de barbarie. L'accusation est lancée par deux prostituées. Commencent alors des années de procédures judiciaires qui vont durablement ébranler Dominique Baudis. Il doit attendre deux ans avant d'être blanchi par l'ordonnance de non-lieu général signé par le juge Thierry Perriquet. Le rôle de la presse dans cette affaire, comme principal porte-voix de la calomnie, est sujet à controverse.

Laissons parler Alègre...

Patrice Alègre est un violeur et tueur en série condamné en février 2002 à la réclusion criminelle à perpétuité assortie d'une période de sûreté de vingt-deux ans pour cinq meurtres et six viols.

À la suite de ce procès, la cellule Homicide 31 dirigée par le

gendarme Roussel, l'homme qui a fait avouer ses meurtres à Alègre, rouvre les dossiers de plusieurs dizaines de morts suspectes survenues dans la région toulousaine, dont certaines ont été qualifiées de suicide contre toute vraisemblance.

L'organisation Stop à l'oubli (qui réunit les familles de victimes) avance le chiffre de cent quatre-vingt-quinze morts et disparitions suspectes pendant les années 1980 et 1990. Elle suspecte également que, si le violeur et tueur en série a pu agir si longtemps sans être inquiété, c'est parce qu'il est le fils d'un CRS. Celui-ci aurait donc usé de son statut pour protéger son fils.

Jusqu'à ses 13 ans (âge de son premier cambriolage), il est élevé par sa mère alcoolique et infidèle qu'il aime tant, et par son père, violent. Personne n'a d'autorité sur lui. Adolescent, il accumule les vols et violences que son père minimise. Il prend l'habitude de boire et ses mauvaises fréquentations le font tomber encore un peu plus bas, dans la drogue.

Patrice a une double personnalité, une lorsqu'il est sobre, doux et gentil, l'autre quand il a bu, agressif et violent à la moindre contrariété. « Se sentant victime de souffrances injustes pendant son enfance, il se comporte comme s'il avait tous les droits », raconte un de ses avocats, Me Pierre Alfort. Comme s'il avait déjà payé. Des experts psychiatriques ont dû se prononcer sur ses chances de guérison, qu'ils ont jugé peu probable « étant donné l'importance des aménagements pervers et narcissiques ».

Laissons parler Patricia et Fanny, celles par qui tout arrive...

Patricia et Fanny se sont toutes les deux prostituées à Toulouse pendant les années 1990. En 2002, elles ont quitté les

trottoirs. Patricia s'est installée à Pau. Elle travaille comme soudeur chaudronnier. Quant à Fanny, elle élève ses quatre enfants. Les traces des années de passes dans la ville rose les ont durablement marquées toutes les deux. Les corrections de leurs « macs », l'alcool et la drogue sont encore visibles.

Elles sont toutes les deux à l'origine des dénonciations qui vont agiter Toulouse et la France durant plusieurs mois. Elles sont interrogées longuement et très régulièrement par le gendarme Roussel qui enquête. Peu à peu, les filles nouent des liens de proximité avec celui qu'elles appellent « Michel » (Roussel), celui-là même qui les a présentées l'une à l'autre.

Pendant une audition, Patricia, dont la présence sur les lieux d'une des morts suspectes est avérée grâce à la présence de son ADN, acculée, commence à divulguer des informations mettant en cause des personnalités toulousaines (mais pas seulement), les accusant d'avoir créé un réseau permettant à chacun d'eux, en toute impunité, de violer et tuer. D'après Patricia, Patrice Alègre serait le « fournisseur » en femmes et en drogue de ce réseau.

Laissons parler les faits...

Le 8 janvier, lors d'une garde à vue, Patricia avoue avoir convoyé de la drogue, joué un rôle de proxénète et avoir assisté au meurtre de Line Galbardi, prostituée (son décès fait partie des morts suspectes).

Mise sur écoute, elle déclare à une de ses amies lors d'une conversation téléphonique : « Moi, j'ai fait des choses pas belles », et poursuit en évoquant les risques qu'elle encourt d'aller en prison.

Le 15 février, cinq jours après ce coup de téléphone, elle fait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Baudis, le rebond

Après avoir été nommé, en 2007, président de l'Institut du monde arabe, Dominique Baudis est choisi par Nicolas Sarkozy (suite aux votes de l'Assemblée nationale et du Sénat) pour occuper le poste nouvellement créé de Défenseur des droits. Celui-ci regroupe les anciennes attributions du médiateur de la République, du défenseur des enfants, de la Commission nationale de déontologie de la sécurité et de la Haute Autorité de lutte contre les discriminations et pour l'égalité.

Baudis, après avoir été accusé et lourdement calomnié, prend ainsi une sorte de revanche sur les médias et la justice. Ainsi, celui qui a connu une grave injustice devient celui qui les combat, celui qui, au nom de la République, les condamne.

1. Pierre Lacassagne, « Le pouvoir politique et médiatique à Toulouse de la Libération au face-à-face *Dépêche-Baudis* », in *Temps des médias* 2006/2, n° 7, p. 87-101.

Roland Dumas

« Chaussures et statuettes : pièces à démission »

« Hélas, qu'apportent les amours sinon de la souffrance ? »
Euripide, *Médée*, 310

Comment un des plus hauts personnages de la Ve République, plusieurs fois ministre dans les années 1980-1990 puis président du Conseil constitutionnel, va chuter. Déstabilisé par des révélations touchant à sa vie privée, il mêle liaisons dangereuses et cadeaux empoisonnés.

Deux juges et un quotidien du soir vont réussir à abattre le dernier fidèle de la « Mitterrandie » exerçant encore de hautes fonctions. Voici donc l'événement où la grande côtoie la petite histoire.

(Roland Dumas nous a accordé un entretien à lire dans la partie « Entretiens » du livre.)

Affaire Dumas côté origine

Après avoir été ministre des Affaires européennes en 1983, Roland Dumas est nommé au Quai d'Orsay l'année suivante. Suite à une période de cohabitation, il retrouve son poste de ministre des Affaires étrangères en 1988 lors du second septennat de François Mitterrand. En 1995, le président sortant le nomme à l'un des postes les plus prestigieux de la Ve République : président du Conseil constitutionnel, cinquième

personnage de l'État.

Toute la classe politique prête à Roland Dumas beaucoup de charme et une rare force de conviction. Polyglotte, il impose un style direct qui change, comparé à ses prédécesseurs. Il n'en est pas moins courtois, pétri de bonnes manières, autant qu'il le faut pour occuper la fonction de Grand Diplomate devant... la République française !

Entrer dans l'affaire Dumas nous conduit obligatoirement à évoquer deux autres affaires (qui figurent parmi les plus grands scandales financiers du XX^e siècle: l'affaire Elf et l'affaire des frégates taïwanaises). Le lien entre ces trois affaires, outre les accusations de corruption, blanchiment d'argent, abus de biens sociaux ou autre délit assimilable sévèrement condamné par la justice de notre pays, est de prime abord un visage. Ce visage appartient à une personne dont le journaliste Jean-Pierre Thiollet écrit dans son livre *Les Dessous d'une présidence*¹ : « Que cela plaise ou non, Christine Deviers-Joncour est l'une des femmes clés de notre époque qu'elle incarne. » Christine Deviers-Joncour, voilà le personnage qui se retrouve au centre de deux des plus grands scandales politico-financiers du XX^e siècle. Est-elle de la race des Cléopâtre, Simone de Beauvoir, Georges Sand, Mata Hari, Rosa Luxembourg ?

Est-elle une simple employée (de luxe) de la société Elf-Aquitaine à qui sa hiérarchie aurait donné un cahier des charges passablement « sexiste » de son poste « créé sur mesure »? En tous les cas une situation susceptible d'être dénoncée comme telle devant les tribunaux de la République. Christine Deviers-Joncour, la cinquantaine distinguée, ancienne propriétaire de galerie de peinture et d'une agence de communication, est issue d'une famille de Dordogne qui a aidé Roland Dumas dans ses

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pour gravir à 33 ans les marches de l'escalier du palais Bourbon, salué au passage par les statues de quatre grands personnages de notre histoire: Maximilien de Sully, Jean-Baptiste Colbert, Henri François d'Aguesseau et Michel de l'Hospital ! Deux ans plus tard, il est nommé secrétaire d'État aux finances du gouvernement Juppé. Et l'ascension se poursuit à vive allure : secrétaire d'État chargé de la santé et de la sécurité sociale, réélu député de la deuxième circonscription de la Savoie, président du conseil général de la Savoie, ministre de l'Agriculture, de l'Alimentation, de la Pêche et des Affaires rurales dans le gouvernement Raffarin. Le 29 novembre 2004 est à marquer d'une pierre blanche dans la vie d'Hervé Gaymard. À 44 ans et après un premier parcours sans faute, il est choisi pour remplacer Nicolas Sarkozy à Bercy. En effet, celui-ci vient de décider de quitter le gouvernement pour aller diriger l'UMP.

Belle consécration pour le « jeune protégé » du président ! Pour Jacques Chirac, ce choix a valeur de test. Après la condamnation d'Alain Juppé dans l'affaire des emplois fictifs de la Ville de Paris, après les maladroites de Dominique de Villepin (à qui l'on impute l'idée de dissolution de l'Assemblée nationale en 1995), le président a choisi son nouveau poulain. Il sera chargé de contrebalancer l'arrivée de Nicolas Sarkozy à la tête de l'UMP. Et qui sait, peut-être Hervé Gaymard est-il pressenti pour succéder un jour au Premier ministre, Jean-Pierre Raffarin... Allégresse... Allégresse !

Première conférence de presse le 8 février 2005. Moins pressé par le temps que son prédécesseur, assuré d'être maintenu à ce poste jusqu'à la fin de la législature, le nouveau ministre veut donner de la visibilité à son programme. Au cœur de ses priorités, il confirme le retour sous les 3 % de déficit public en fin d'année ainsi que la poursuite de la baisse de l'impôt sur le revenu conformément à la promesse de Jacques Chirac. Il se

déclare adversaire de la « sinistrose ». Après le bouillonnant Sarkozy, la détermination tranquille de ce premier de la classe séduit. Et, puisque tout semble lui sourire, pourquoi ne pas augurer que l'économie du pays en profitera !

Pour le gouvernement, la date du 15 février 2005 fixe le premier jour d'une longue série d'importantes manifestations de lycéens opposés à la loi Fillon. C'est aussi le jour où on apprend la mort du chanteur populaire Pierre Bachelet, emporté par une longue maladie.

Mais pour le ministre préféré du moment, cette date du 15 sera à marquer d'une pierre... noire. C'est le jour du déclenchement de l'affaire Gaymard, celui où *Le Canard enchaîné* décide de révéler que le ministre, son épouse et leurs huit enfants logent dans un duplex de 600 m². Selon le journal, le loyer mensuel payé par l'État serait de 14000 euros, soit autant que le salaire du ministre. Ce n'est pas tout ! Les Gaymard sont propriétaires d'un appartement de HERVÉ GAYMARD « BÉBÉ CHIRAC » 200 m² boulevard Saint-Michel qui aurait pu loger toute leur grande famille. Mais au lieu de l'habiter, ils l'ont mis en location afin de se faire des revenus complémentaires... Et ce n'est toujours pas tout ! Les époux Gaymard ont fait faire des travaux d'aménagement, également financés par l'argent public, pour la coquette somme de 31 800 euros ! C'en est trop ! Beaucoup trop ! Le ministre vient justement d'expliquer qu'il fallait que l'État se « serre la ceinture » afin de ne pas dépasser les 3 % de déficit public... Le mal est fait. La presse, l'opposition politique, s'emparent de l'affaire. M. Ayrault, président du groupe socialiste à l'Assemblée « demande au Premier ministre de bien vouloir l'informer, pour chaque ministre, chaque ministre délégué, chaque secrétaire d'État, du montant exact des traitements et

indemnités, des moyens matériels mis à leur disposition (logements de fonction, surface, valeur du loyer), ainsi que les moyens en nature et en personnel ». En réponse, le ministère tente de se justifier. « La location a été prise conformément aux procédures en vigueur. »

Le lendemain, le ministre Gaymard est choisi pour être le contradicteur de Dominique Strauss-Kahn, l'homme qui monte à gauche, invité de l'émission 100 minutes pour convaincre sur France 2. Le décor est très « kitch », sur fond bleu sans nuages... et pourtant...

Dialogue :

D. Strauss-Kahn : Comment se fait-il que vous ne vous soyez pas rendu compte en rentrant dans cet appartement que le fait de louer un appartement qui valait dix fois le SMIG par mois était quelque chose qui était insupportable ?

H. Gaymard : Je ne savais pas le prix de cet appartement quand je suis rentré dedans. Dès que je l'ai su, j'ai compris que je n'avais pas à y rester. C'est la décision que j'ai prise.

D. Strauss-Kahn: Je ne comprends pas que le fait de payer un loyer de 14 000 euros par mois pour un logement de fonction, alors qu'un autre était possible à Bercy, ne vous ait pas choqué, c'est tout. Il y a un problème d'éthique personnelle, c'est tout. Mais moi je ne veux pas entrer plus avant dans cette affaire...

H. Gaymard : Comme vous le savez, vous y avez été, deux appartements à Bercy, il y a quatre ministres... il se trouve... que nous louons un appartement dans Paris comme un certain nombre d'autres ministres de ce gouvernement et du gouvernement auquel vous apparteniez monsieur Strauss-Kahn...

D. Strauss-Kahn: Non, moi j'habitais chez moi ! (grand silence)...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

médias à la commenter de nombreuses manières. Cependant, aucune approche n'a permis au « Héros » d'en sortir sans être complètement laminé.

Disant cela, écartons bien sûr toute insinuation sur son éventuelle culpabilité dans un procès qui n'aura jamais lieu. Intéressons-nous à l'homme, « Héros » d'une histoire qui le dépasse.

S'il n'est pas aisé de distinguer aujourd'hui entre tragédie et drame, voire catastrophe, carnage, désolation, c'est que la tragédie est morte. Et depuis si longtemps qu'on a bien du mal à en donner une image sensible qui puisse se libérer de toute sensibilité, ou sensiblerie.

Quelques digressions s'imposent donc, entre les lignes de l'affaire DSK, pour mieux discerner ce qui aurait pu nous sauver de la noyade collective qui en a découlé provisoirement.

Quelle est donc la tragédie à laquelle nous rêvons dans cette histoire ?

Celle dont ceux-là mêmes qui annonçaient sa mort, a accompagné l'apparition des cités grecques présocratiques.

Celle qui questionne l'homme dans son rapport au monde, autrement dit à la violence qui fait en même temps et sa nature et son environnement.

Celle qui laisse à l'homme la responsabilité de ses actes, tout en lui prédisant qu'il ne pourra jamais en espérer une quelconque garantie de rédemption, ni que sa détermination, son agilité, son intelligence pourront jamais contrer l'irrationalité de ce qui s'imposera à lui : bien qu'Œdipe soit intelligent (le Sphinx) et logique (son éloignement volontaire)... il n'échappe pas à la tragédie. Pire encore, c'est ce qui l'y précipite !

Le point important dans l'affaire DSK, et le plus paradoxal, c'est que la conclusion de la tragédie grecque n'est ni un apitoiement, ni une terreur, ni une condamnation. C'est au

contraire une confiance et une conviction dans le fait que le Héros tragique puisse conserver une intégrité proprement humaine, autonome dans sa lutte, fût-elle inutile.

Les silences

Si DSK peut aisément interpréter le rôle du héros tragique, illustrant formidablement les tensions décrites ci-dessus, il est plus risqué d'imaginer nos médias, ou les personnalités médiatiques, dans le rôle du chœur dont la vocation serait de commenter et questionner afin de servir de leçon aux uns et aux autres.

En réalité, chacun rajoute du bruit au tourbillon qui, finalement, enferme DSK, au mieux dans un statut de personnage de théâtre, au pire dans une figuration de pur objet médiatique.

Car qui est DSK à cette heure ?

Un instrument quand un auteur littéraire vit avec lui pour mieux documenter un livre... sur le cochon¹ ?

Un vague sujet *people* quand on le voit monter les marches du Palais des festivals à Cannes, pas vraiment attendu, et faire le « buzz » comme une vedette de télé-réalité ?

Un pur caractère de théâtre, c'est-à-dire une image, un personnage dont on sait à l'avance et son rôle et la manière dont il finit la pièce ?

Un animal qu'on photographie au hasard d'une visite chez Ikea comme une preuve que le Yéti existe² ?

Mais pas vraiment une personne dont une quelconque communauté pourrait attendre ou entendre un message tel qu'un ouvrier peut illustrer la parole populaire, un politicien celle d'un

parti ou un homme de la rue celle du *vulgum pecus*.

Si DSK parle aujourd'hui, qui l'écouterà ?

Peut-être parce qu'il n'a jamais voulu le faire quand on attendait de lui une explication, à défaut d'une vérité, sa position face à la télévision dans une interview purement théâtrale, emphatique et apitoyante, restera comme un modèle type de l'oxymore « assourdissant silence ».

Qui osera lui poser une quelconque question, hormis celle concernant la restructuration d'une dette souveraine, alors qu'il n'a pas traité, fût-ce par le mensonge, « la » question ?

Bien évidemment, l'histoire n'est pas finie. Dans ses pires aspects, on envisage la procédure en cours sur une autre affaire de mœurs, celle du Carlton de Lille, où DSK est cité. Le chaos du monde réserverait donc aussi bien après son *Iliade*, une *Odyssée* dont la conclusion serait heureuse. Mais n'anticipons pas plus sur l'issue d'une affaire en cours d'instruction.

Le livret

Il est assez intéressant de chercher à comprendre pourquoi le chœur médiatique n'a pas exercé son rôle.

C'est à cette promenade en mer que nous vous invitons. Comme dans la *Tempête* de Shakespeare, nous y trouverons du drame, de la comédie, du tragique, et du tragiquement drôle, et du dramatiquement vrai.

De naufrage en noyade, de mirage en espoir déçu, nous parcourrons les tristes micro-tragédies qui, en s'additionnant, n'ont jamais fait que construire une gigantesque farce.

Qui en fut le dindon ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

simplement blâmable, ou tout simplement naturel, ou l'un et l'autre à la fois ?

Il faut bien reconnaître à leur décharge qu'un journal doit avoir des lecteurs, plus prosaïquement il doit se vendre, pour financer son fonctionnement quotidien. Or DSK fait vendre plus encore que tous les autres sujets brûlants, plus que la mort d'Oussama Ben Laden survenue deux semaines avant, que la catastrophe nucléaire au Japon et que les premières frappes aériennes contre la Libye survenues deux mois plus tôt. La presse écrite a vu ses ventes exploser, jusqu'à +113 % pour *Libération*, les sites Internet ont doublé leur fréquentation, les émissions télévisées ont gagné des parts considérables d'audience...

Comment les médias peuvent-ils résister à cet appel d'air, sans perdre leur équilibre dans l'espace infime où celui qui veut vendre sans « se vendre » doit se tenir ?

Les médias renvoyés à leur histoire

Une autre raison s'impose cependant, qui renvoie davantage au rôle des médias dans la création des événements. Si ceux-ci donnent tant de place à l'affaire DSK, c'est aussi qu'ils lui avaient déjà réservé, d'une autre manière, auparavant, de nombreux titres fracassants.

DSK n'était-il pas le candidat désigné par l'ensemble de la presse comme le candidat « irremplaçable » de la campagne politique à venir et comme le probable futur président de la République française ?

DSK incarne peut-être aux yeux des Français un certain fantasme, associant la République à l'Empire, l'économie à l'instinct, la France au monde.

Il incarne sans aucun doute une solution sociale libérale soutenue par la majorité des éditorialistes de droite comme de gauche.

Strauss-Kahn, c'est la version de la « gauche moderne », celle du big-bang de Michel Rocard, celle de la mondialisation à l'échelle de Jacques Delors, celle qui a tourné le dos au marxisme, celle de la rigueur de 1983, bref celle de la « chance historique » pour les socialistes.

Laissons de côté le débat public sur les raisons de telles ou telles préférences « électives », ou politiques. Ce qui est intéressant, c'est la position que les médias prennent par rapport à leur public.

En 1980-1981 ou en 1994-1995, on avait déjà observé des campagnes médiatiques désignant Michel Rocard puis Jacques Delors en candidats idéaux de la gauche.

En 2007, tous les médias confondus ont créé *ex nihilo* la candidature de Ségolène Royal en projetant dans l'imaginaire public, plus d'un an avant le second tour de l'élection, l'idée sensationnelle d'un duel Royal-Sarkozy.

En 2011, DSK était, plus d'un an avant l'échéance, le nouveau duelliste prêt à bondir dans l'arène.

Avec force sondages, on avait virtuellement démontré que le destin était en marche. À la vérité, l'histoire nous apprend rétrospectivement que DSK avait déjà réuni dans la semaine du 18 avril, un mois avant l'affaire, plusieurs grands journaux de centre gauche pour leur annoncer sa participation aux élections présidentielles, et solliciter leur soutien.

Le destin était donc bien en marche, même si les médias nous faisaient part des hésitations du candidat putatif...

Lorsque ce qu'il faut bien appeler le sordide fait irruption dans l'actualité du 14 mai, au Sofitel de New York, la presse

étaie son désarroi de perdre, aussi bêtement, le produit qu'elle avait « packagé » si soigneusement.

À cette date, alors que leur nature les faisait déjà jouer dans le grand drame quotidien de notre monde, comme acteur et metteur en scène, les médias se sont retrouvés eux-mêmes plongés dans la tragédie d'un destin injuste, incompréhensible et chaotique.

Affolés, ils ont continué à mouliner autant que possible pour maintenir leur Héros la tête hors de l'eau, ajoutant du bruit pour dissimuler le chaos ; et persévérant de surcroît à fabriquer des avènements possibles : DSK une fois blanchi serait-il en position renforcée face au président sortant ?

Dès le 4 juillet, alors qu'il n'est que libéré sur parole lors de l'audience du 1^{er}, et qu'il n'a toujours pas de passeport pour rentrer en France, les hypothèses visionnaires s'affichent sur certains journaux, toujours soutenues par des pseudo-sondages sur des échantillons réputés représentatifs selon la formule consacrée.

Une participation aux primaires reste possible. Quel agenda pour 2012 ? Quel genre de retour fera-t-il ? Sera-t-il candidat ? Et pour finir, citons un grand journal : « Si DSK a été injustement accusé, on en revient à la case départ... Si les Français passent l'éponge, ou même traitent DSK en héros victime d'une justice américaine féroce, le candidat à l'Élysée trouvera face à lui un camp mieux armé pour lui donner la réplique. Oui, le retour de DSK bouleverse la donne. Et pas seulement à gauche⁴. »

La nature et son horreur du vide

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

un mélange d'embarras et d'indignation dans le milieu feutré de l'édition. En dix-huit pages, Richard Millet déroule avec rage la litanie des haines qu'il a déjà versées dans d'autres écrits, notamment *Opprobre*, paru chez Gallimard en 2008. Inscrit dans une pensée d'extrême droite qui n'hésite pas à esthétiser la violence, Millet n'en est pas à ses débuts, en matière d'anathème [...]. L'homme déteste beaucoup et dans un style raffiné, quoique souvent alambiqué... suffisamment clair tout de même pour que les objets de sa vindicte apparaissent distinctement : la social-démocratie (et la démocratie tout court), l'immigration extra-européenne, les restes du marxisme, ainsi que leurs corollaires supposés, l'ignorance, le politiquement correct et l'affaiblissement de la langue. Le tout menant à l'effondrement de l'Europe⁷...

Le médiateur :

Réponse de Richard Millet.

Richard Millet :

Je croyais l'ironie une vertu française et l'une des choses du monde les mieux partagées ; l'affaire qui se déroule en mon nom m'apporte la preuve du contraire, avec la haine politico-littéraire et le lynchage, autres vertus nationales. Le 22 août 2012 ont paru aux éditions Pierre-Guillaume de Roux trois livres qu'un article, une semaine plus tôt, a prétendu abjects, nul ne les ayant lus, malgré leur brièveté respective [...]. Dans le deuxième, *Langue Fantôme : essai sur la paupérisation de la littérature*, je poursuis une réflexion entamée vingt-cinq ans auparavant avec *Le Sentiment de la langue*⁸.

Le médiateur :

Pouvez-vous résumer votre essai sur « la langue fantôme » ?

Richard Millet :

La France n'est plus qu'une République bananière de la littérature laquelle y est méprisée avec le plus grand sérieux par ses thuriféraires mêmes. On préfère la pauvreté de l'illusion à la richesse du réel [...].

C'est avec la langue que [l'écrivain] s'est perdu; et cette perte est plus spirituelle que technique ou sociale. Reniement de soi qu'est le renoncement à l'héritage, notamment la langue⁹.

Le médiateur :

Quelle est selon vous la place de l'écrivain dans ce monde un peu perdu, sans boussole ? L'écrivain doit-il tendre à être cette boussole qui nous fait défaut dans les autres domaines ?

Richard Millet :

La place de l'écrivain n'est nulle part, pas même dans la marge, la rébellion, la dissidence qui sont celles des positions officielles, des rôles du Nouvel Ordre régissant l'horizontalité. Écrire, c'est donc parler depuis cet étrange lieu qu'est la nullité sociale de l'écrivain, son absence, même l'ailleurs, le nulle part, le retrait, cette forme d'invisibilité, d'autisme même qu'est la solitude. [...]

L'écriture est l'absence même de dialogue, en ce sens qu'écrivant, je suis dessaisi de mon texte au point de devenir mon impossible lecteur¹⁰...

Le médiateur :

Dans « De l'antiracisme comme terreur littéraire » qui est la première partie (environ quatre-vingt-dix pages) qui précède les dix-huit pages de *l'Éloge littéraire d'Anders Breivik*, quelles sont les principales idées que vous développez ?

Richard Millet :

Avec le troisième [livre], je m'insurgeais contre l'éternelle accusation de « racisme » qui prévaut dans le milieu médiatico-littéraire dès lors que l'on s'interroge sur l'identité nationale: « raciste » a remplacé « facho » et « réac » dans les bouches vertueuses, ou qui se veulent telles, de la même façon que ce vocabulaire s'était substitué à « hérétique ». J'espérais en finir avec les invectives et la diffamation. Je me trompais¹¹.

Le médiateur :

La parole est à nouveau à celles et ceux qui ont été très choqués par la publication de *l'Éloge littéraire d'Anders Breivik*.

Nelly Kaprièlian:

Depuis longtemps déjà, Richard Millet était passé de l'écriture de romans rances à des textes ouvertement xénophobes, publiés sous la bannière Gallimard, où il officie au comité éditorial... Il admire le geste de Breivik comme un geste littéraire [...].

En tant qu'écrivain, il affiche les attributs de tout facho qui se respecte : victimisation de celui qui dirait la « vérité » contre « le nouvel ordre moral » qui tend à le « censurer » (un poncif chez les réacs). Dans le fond et la forme, ses pamphlets rappellent ceux, antisémites, de Céline : même litanie haineuse, nationaliste, paranoïaque, suicidaire¹².

Richard Millet :

On me reproche (aussi) de sembler fasciné par la dimension esthétique du mal et d'avoir loué la perfection formelle des actes

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Millet. Ce n'est pas l'homme qui est visé, ni l'écrivain, car où serait l'enjeu avec un auteur qui ne fait pas partie de la petite famille des « bestsellerisables »? L'ennemi à abattre est probablement l'éditeur avec son pouvoir de contribuer à faire les futurs rois de l'édition. Comment se peut-il qu'un éditeur qui ne « pense pas comme tout le monde », qui dit que la littérature contemporaine est morte, participe à désigner les littérateurs de demain ? Incompatibilité, incohérence, indécence pour beaucoup d'entre vous. Ces interrogations sont effectivement fondées.

Si nous touchons là le sujet principal, alors la mission poursuivie par ses détracteurs est réussie : Richard Millet ne fait plus partie du comité de lecture de Gallimard.

La deuxième question, concernant le possible manque de discernement de la part de Richard Millet quant à la réception de la tournure ironique du titre, est d'une importance moindre. Je suggère néanmoins une interprétation. Richard Millet sait qu'il va choquer avec son *Éloge littéraire d'Anders Breivik*. Il en est même plutôt joyeux. Que ne faut-il pas faire pour réveiller l'apathie du landerneau littéraire. Mais une fois le temps médiatique de l'indignation passé, on passera, pense-t-il, à la réflexion, la discussion, la confrontation. Ne s'agit-il pas d'un pamphlet, réputé texte à la fois court et virulent, qui remet en cause l'ordre établi ? C'est vrai que les grandes heures du pamphlet sont passées. Déjà Victor Hugo disait : « L'écriture est de plus en plus aseptisée, les plumes se trempent de plus en plus dans la poussière et de moins en moins dans le vitriol. »

Richard Millet a sans doute péché par gourmandise d'un genre littéraire délaissé. Mais en faisant figurer le pamphlet au musée des curiosités littéraires d'autrefois, n'est-ce pas le risque d'ouvrir un boulevard au « littérairement correct » qui serait la négation de la littérature ? Voilà un vrai sujet de réflexion auquel pour l'instant je préfère vous proposer un petit plagiat à

vocation humoristique.

J'ai repris un poème de Victor Hugo intitulé « Pamphlet » extrait du livre *Napoléon le Petit*, remplaçant uniquement le sujet « Napoléon » par « littérature contemporaine » et « il » par « elle ». Peut-être, Richard Millet, auriez-vous mieux fait d'écrire ce plagiat plutôt que l'*Éloge littéraire d'Anders Breivik* ? En tous les cas, il devrait vous convenir :

Que peut-elle ? Tout !

Qu'a-t-elle fait ? Rien !

Avec cette pleine puissance, en huit mois une littérature contemporaine de génie eût changé la Face de la France, de l'Europe, peut-être !

Seulement voilà, elle a pris la France, et n'en sait rien faire.

Dieu sait pourtant que la littérature se démène : elle fait rage, elle touche à tout, elle court après tous les projets.

Ne pouvant créer, elle décrète, elle cherche à donner le change à sa nullité.

C'est le mouvement perpétuel, mais hélas cette roue tourne à vide.

La littérature contemporaine qui, après sa prise de pouvoir a épousé une « princesse » étrangère est une carriériste avantageuse.

Elle aime la gloriole, les paillettes, les grands mots, ce qui sonne, ce qui brille, toutes les verroteries du Pouvoir.

Elle a pour elle l'argent, l'agio, la banque, la Bourse, le coffre-fort Elle a des caprices, il faut qu'elle les satisfasse.

Quand on mesure la littérature contemporaine et qu'on la trouve si petite, et qu'ensuite on mesure le succès et que l'on trouve énorme, il est impossible que l'esprit n'éprouve quelque surprise.

On y ajoutera le cynisme car, la France, elle la foule aux pieds, lui rit au nez, la brave, la nie, l'insulte et la bafoue !

Triste spectacle que celui du galop, à travers l'absurde, d'une littérature médiocre échappée !

Belle vigueur dans le propos et l'écriture !

Richard Millet, en écho, vous avez dit :

« Est maudit, aujourd'hui, celui qui ne bête pas avec les autres : cela suffit à vous faire haïr²⁹. »

Pour conclure, je citerai le poète anglais, auteur du *Paradis perdu* qui, s'adressant au Parlement de son pays en 1644, écrit : « Tuer un homme, c'est détruire une créature raisonnable, mais étouffer un bon livre, c'est détruire la raison elle-même. » Reste la question : le pamphlet de Richard Millet est-il un bon livre ? *That is the question !*

Vient le temps de la réflexion et de la délibération...

Fin de la séance.

-
1. Extrait du poème « La tristesse du diable » de Charles Marie Leconte de Lisle dans *Poèmes barbares*.
 2. Éditions Pierre-Guillaume de Roux.
 3. Nom usuel de céréales cultivées surtout en Afrique et en Asie.
 4. Cf. www.lexpress.fr/culture/livre/le-croise-et-le-ruse_820531.html
 5. *Le Nouvel Observateur*, 16 août 2012.
 6. La Table Ronde, 1994.
 7. *Le Monde*, 27 août 2012.
 8. In *L'Express*, 19 septembre 2012.
 9. In *Langue Fantôme*, Pierre-Guillaume de Roux, 2012.
 10. *Ibid.*
 11. Extraits de « Pourquoi me tuez-vous », in *L'Express*, 12 septembre 2012.
 12. *Les Inrockuptibles*, 29 août 2012.
 13. Extrait de « Pourquoi me tuez-vous ? », in *L'Express*, 12 septembre 2012.
 14. *Ibid.*
 15. Extrait d'un texte publié sur son blog www.taharbenjelloun.org le 5 septembre 2012.
 16. Extrait d'une tribune dans *Le Nouvel Observateur* publiée sur bibliobs.nouvelobs.com le 7 septembre 2012.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pas à prendre de billet ni de train, ni d'avion ! Pas de témoins à charge ni à décharge à rencontrer. L'enquête sera menée en interrogeant... les livres de la bibliothèque ! « Vous tous, héros de l'Histoire et de romans, vous êtes conviés à venir pour témoigner à charge ou à décharge devant le tribunal littéraire de Jérôme Cahuzac. » Le procédé pourra être renouvelé. D'autres affaires tendent les bras: affaire de la Garantie foncière, affaire des avions renifleurs, affaire des diamants, affaire des écoutes de l'Élysée, affaire du Carrefour du Développement, affaire Boulin, affaire Urba, affaire des emplois fictifs de la Ville de Paris, affaire des HLM de Paris, affaire des ventes d'armes en Angola, affaire de la cassette Méry, affaire des frégates de Taïwan, affaire Tapie-Crédit lyonnais, affaire du Carlton de Lille et bien d'autres encore.

Les héros de la bibliothèque sont prêts à bondir hors de leur nid pour venir se confronter au personnage Cahuzac. Les distances de temps, de lieu, d'époque ne les découragent pas, bien au contraire ! Ils profitent de cette intrusion insolite pour se remettre en scène, resurgir dans l'actualité pour mieux l'éclairer. Leur histoire est un miroir pour aider à mieux comprendre les états de conscience d'un autre personnage au destin hors norme.

Tableau I : Docteur Knock et Jérôme Cahuzac

Dr Knock : Mon cher confrère. Comment vont les affaires ?

Jérôme Cahuzac : Très bien. Lorsque je me promène dans les rues de Villeneuve-sur-Lot, les habitants m'appellent « ce bon docteur Cahuzac ».

Dr Knock : Pouvez-vous me rappeler quelle est votre spécialité ?

Jérôme Cahuzac : Après avoir été conseiller entre 1988 et 1991 dans le cabinet du ministre de la Santé et avoir lutté activement contre les lobbies du tabac et de l'alcool, j'ai tenté

d'obtenir un poste de professeur des universités – praticien-hospitalier en chirurgie cardiaque. Pour des raisons bassement politiciennes, j'en ai été écarté. Finalement je me suis lancé dans la chirurgie esthétique avec ma femme. Aujourd'hui, nous sommes à la tête d'une entreprise florissante.

Dr Knock : Quel est le secret de votre réussite ?

Jérôme Cahuzac: Une belle implantation près des Champs-Élysées me permettant de pratiquer des implants à une riche clientèle de politiciens, de personnalités du show-biz et de richissimes étrangers. Pour toutes ces personnes, la valeur du cheveu dépasse largement le nombre des années ! Le cheveu a ses raisons que le portefeuille comprend ! Et vous-même ?

Dr Knock : Ma foi, pas si mal ! J'ai le souci de mes patients et ils me le rendent bien. Ainsi quand je les mets en garde par exemple en leur disant : « Il (y) est démontré, clair comme le jour, à l'aide de cas observés, qu'on peut se promener avec une figure ronde, une langue rose, un excellent appétit, et receler dans tous les replis de son corps des trillions de bacilles de la dernière virulence capables d'infecter un département⁵. » Eh bien, figurez-vous qu'après, il y a la queue dans mon cabinet !...

Tableau II : Colbert et Cahuzac

Colbert : Très estimable conseiller ! Comment vont les affaires ?

Jérôme Cahuzac : Très bien ! J'ai mis à profit mon expérience de conseiller au ministère de la Santé en charge de l'industrie pharmaceutique. En 1993, j'ai créé une société Sarl Cahuzac Conseil pour conseiller les laboratoires pharmaceutiques dans l'élaboration de dossiers d'autorisation de mise sur le marché (et sur les prix) et l'obtention de l'agrément pour le remboursement par la Sécurité sociale des médicaments concernés.

Colbert : Pas bête, pas bête ! Mes félicitations !

Jérôme Cahuzac : Et vous-même ?

Colbert : Je n'ai pas à me plaindre non plus. Ayant réussi à me débarrasser de Fouquet, j'ai exercé mon influence et mon contrôle sur les affaires du Royaume. J'ai orienté toutes les nominations importantes. J'ai pu veiller à ce que des personnes très compétentes et accessoirement de ma famille soient nommées aux responsabilités les plus hautes et... les plus lucratives : ministères, évêchés, etc.

Tableau III : Rastignac et Jérôme Cahuzac

Rastignac : À nous, cher député ! Comment vous portez-vous ?

Jérôme Cahuzac: Excellemment ! Je suis très fier de mon parcours en politique. Je suis entré au Parti socialiste en 1977 et me suis inscrit dans le courant de Michel Rocard. En 1995, j'ai participé à la campagne électorale de Lionel Jospin pour les présidentielles à qualités de conseiller pour les problèmes de santé. Deux ans après, je me lance vraiment en politique en étant candidat aux élections législatives dans la troisième circonscription du Lot-et-Garonne. Je suis élu ! Quatre ans après, je deviens maire de Villeneuve-sur-Lot, la capitale du pruneau. J'ai été battu en 2002 mais à nouveau élu en 2007 contre le célèbre juge Bruguière. À l'Assemblée, je suis nommé vice-président du groupe socialiste, porte-parole sur les questions financières. En 2010, je suis élu à la présidence de la commission des finances.

Rastignac: Vous volez de succès en succès ! Vous êtes très souvent cité dans la presse comme bon orateur, maîtrisant parfaitement vos sujets, sûr de vous. On vous reproche parfois d'être tranchant, voire arrogant... Vous suscitez tellement de jalousie...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

leurs propres investigations. Eh bien, nous nous trompions ! Nous n'étions pas au royaume de la transparence, de la recherche inébranlable de la vérité, de la démocratie tout simplement.

Nous avons assisté à des danses de contorsions autour du valeureux, irréprochable soldat Cahuzac ! À Mediapart on est interpellé à longueur de colonnes et de commentaires: comment pouvez-vous ?... Comment osez-vous ?... Et puis, venant de vous ?... Des preuves, des preuves, encore des preuves et uniquement des preuves !...

Nous, accusateurs, sommes passés sans délai au procès en diffamation et sinon accusés, fortement suspectés d'être nous-mêmes suspects dans notre démarche... Toi qui as connu la grande presse de l'intérieur, peux-tu m'expliquer ?

JGP: Comment te dire... Claude Vignon, personnage de Balzac, t'apporte un début de réponse :

Le Journal au lieu d'être un sacerdoce est devenu un moyen pour les partis ; de moyen, il s'est fait commerce ; et comme tous les commerces, il est sans foi ni loi. Tout journal est... une boutique où l'on vend au public des paroles de la couleur dont il les veut. S'il existait un journal des bossus, il prouverait soir et matin la beauté, la bonté, la nécessité des bossus. Un journal n'est plus fait pour éclairer, mais pour flatter les opinions. Ainsi, tous les journaux seront, dans un temps donné, lâches, hypocrites, infâmes, menteurs, assassins ; ils tueront les idées, les systèmes, les hommes, et fleuriront par cela même. Ils auront le bénéfice de tous les êtres de raison: le mal sera fait sans que personne n'en soit coupable. Je serai moi Vignon, vous serez toi Lousteau, toi Blondet, toi Finot, des Aristide, des Platon, des Caton, des hommes de Plutarque ; nous serons tous innocents, nous pourrons nous laver les mains de toute infamie. Napoléon a donné la raison de ce phénomène moral ou immoral, comme il vous plaira, dans un mot sublime que lui ont dicté ses études sur la Convention: les crimes collectifs n'engagent personne. Le journal peut se permettre la conduite la plus atroce, personne ne s'en croit sali personnellement¹².

JM: Admirable, mais nous sommes en 2014 ! Les temps ont changé ! Explique-moi pourquoi les journaux font tout pour « innocenter » Cahuzac. Écoute ma petite revue de presse :

– *Le Parisien* du 7 décembre 2012 titre : « Je [Rémy Garnier, l'ancien agent du fisc] n'exclus pas à 100 % l'hypothèse de l'innocence de Cahuzac » (ceci dit il reste 99 % pour penser qu'il est coupable...).

– Dépêche de l'AFP le 26 décembre : « Cahuzac a priori solidement installé au gouvernement, selon des experts. »

– Site du *Nouvel Observateur*, février 2013 : « il semble » que la réponse des autorités suisses invalide les allégations de Mediapart. Et aussi : « D'autres recherches, apparemment tout aussi négatives, seraient remontées jusqu'à l'année 2006... »

– *Le Journal du Dimanche*, en février 2013, titre en grand: « Les Suisses blanchissent Cahuzac. » Ce dernier peut donc poursuivre sa lutte contre la fraude fiscale...

La réponse de nos voisins suisses arrange tout le monde ! Et leur parole vaut de l'or, non ?

JM: Personne ne se méfie ? Qui cherche à en savoir plus ?

JGP: Si, bien sûr. Exemple : une journaliste de *Libération* pose à Cahuzac la question de bon sens : « Pourquoi vous ne portez pas plainte pour faux et usage de faux contre Mediapart ? » Réponse : « Votre question est superfétatoire ! » Courageuse, la même journaliste récidive : « Pourquoi vous ne demandez pas en votre nom à UBS de dire si vous avez détenu un compte ? » Réplique cinglante : « Votre question confine à la sottise¹³. » Individuellement ou collectivement, les tentatives de découvrir la vérité ne rencontraient obstacles, obstructions, suspicions que lorsqu'elles n'étaient pas dénoncées comme adversaires d'un système politique et médiatique qui, somme toute, donne plutôt satisfaction... Ne faisons pas le jeu de nos

ennemis...

Tableau VII : Saint Augustin et Jérôme Cahuzac

Saint Augustin: Mon frère, si tu veux bien, partageons nos confessions.

Il vaut mieux suivre le bon chemin en boitant que le mauvais d'un pas ferme. Seule la connaissance nous fait revenir sur nos erreurs. >Et pour nous donner la connaissance, la parole nous éclaire parce qu'elle est le commencement, et parce qu'elle nous parle. Le temps n'est plus aujourd'hui aux questions mais aux aveux. J'étais malheureux. L'âme est malheureuse, garrottée par l'amitié des choses mortelles, et lacérée quand elle les perd. Le malheur qu'elle éprouve était déjà son malheur avant même de les perdre. J'aspirais aux honneurs, aux richesses. Et je trouvais dans ces désirs mille épines douloureuses... Quelle était la grandeur de mon mal... je me disposais à prononcer un panégyrique ou je devais débiter force mensonges qui eussent été applaudis par des applaudissements complices ! Et mon cœur était haletant de soucis, j'étais possédé de la fièvre des pensées dévorantes... j'étais soucieux... rongé d'inquiétudes. Mensonge de joie, mensonge de gloire : seulement, cette gloire était plus capricieuse à mon esprit... mes réflexions sur mon état étaient fréquentes, et je le trouvais alarmant ; et j'en souffrais, et cette affliction redoublait le malaise. Et si quelque prospérité semblait me sourire, j'avais peine à avancer la main ; voulais-je la saisir, elle était envolée¹⁴...

Jérôme Cahuzac : Faute morale-gravité de cette faute-faute morale-compenser le mal-une page se tourne-je lui ai demandé pardon-la faute est impardonnable-j'ai demandé pardon-à ceux à qui j'ai demandé pardon-folle bêtise-folle erreur-folle bêtise-folle bêtisepart d'ombre-qui n'a pas sa part d'ombre ? J'envie ceux qui n'ont pas-cette part d'ombre-cette part d'ombre-cette part d'ombreaffronter la vérité-force d'âme-part d'ombre-commis une faute-pas eu la force d'âme-je paye le prix fort-me heurte de plein fouet avec une violence terrible-part d'ombre-la faute-la faute très lourde que j'ai commise-l'engagement

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

fortes sollicitations des coureurs. C'est pour toutes ces raisons que le cœur de Simpson s'est arrêté. Il faudra être vigilant sur ces points lors des prochaines saisons du Tour... Même les coureurs se concentrent sur les effets de la trop forte chaleur. Un coureur, ancien équipier du Britannique, ira jusqu'à s'exprimer avec ce qui pourrait être apparenté à une overdose d'amphétamines si ce n'était plus simplement de mauvais goût : « Tom était animé d'une énergie terrible. Moi, je ne peux pas me surpasser comme il lui arrivait de le faire. Il était capable de pédaler à la mort. »

La presse affiche une relative sévérité envers les équipes « étrangères » non contrôlables par définition. « Nos » coureurs (français) sont protégés.

Démonstration : l'année du décès de Tom Simpson, Jacques Anquetil bat le record du monde de vitesse à Milan. Sa performance n'est cependant pas homologuée, car il refuse de se soumettre au contrôle anti-dopage. Réaction du champion: « Je m'en fous que le record ne soit pas homologué, je l'ai battu, un point c'est tout. » La presse sera « choquée »... par la non-homologation et le fera savoir !

Les médias finiront par traiter longuement l'affaire Simpson, une fois que le temps « heureux » de la compétition aura pris fin. Tant et tant de pages pour finalement ne plus distinguer les causes personnelles d'éventuelles causes « structurelles », ne plus faire la différence entre un « dopé », un « drogué », un « toxico »... Au fond, à force de parler de tout et de rien, on finit par noyer le poisson. Tout le monde est responsable ! Cela mène souvent sur la ligne d'arrivée de l'irresponsabilité collective. Alors, tant qu'à ne rien y comprendre, autant se concentrer sur ce qui plaît et peut rapporter : le spectacle !

Résumé des conséquences de l'affaire Simpson: coureurs, journalistes, organisateurs, public se retrouvent sur des

positions assez proches: fini l'angélisme, oui au doute systématique sur la qualité réelle des performances, oui à la suspicion généralisée tout en exprimant un grand oui à la question: « Voulez-vous que le spectacle continue ? »

Après les amphétamines, puis les hormones de croissance, voici l'arrivée d'un nouveau faux ami des coureurs du Tour de France : l'Epo (érythropoïétine).

Il s'agit d'une hormone naturellement sécrétée par les reins (80 %) et le foie (20 %). L'érythropoïétine (ça ne s'invente pas) stimule la production de globules rouges et permet d'augmenter le volume d'oxygène dans le sang. Les premiers essais cliniques sur l'homme ont eu lieu en 1985. En France, les premières autorisations de mise sur le marché sont délivrées en 1988. « Seules les pharmacies hospitalières peuvent délivrer les ampoules au compte-gouttes⁶. »

Une des premières victoires de l'Epo concerne le Tour 1996 mais son officialisation attendra 2007...

Au cours de sa victoire en 1996, le coureur danois Bjarne Riis avait obtenu un surnom dans le milieu du cyclisme : « Monsieur 60 % », ce qui signifie que son taux d'hématocrite – volume de globules rouges rapporté au volume sanguin total – était nettement supérieur au taux moyen qui avoisine les 50 %. Onze ans plus tard, le Danois lors d'une conférence de presse le 25 mai 2007 déclare :

J'ai pris des substances prohibées, j'ai pris de l'Epo. [...] Je les ai achetées moi-même et je les ai prises seul. [...] En fin de compte ce sont les cyclistes eux-mêmes qui doivent assumer leurs responsabilités.

Quelques jours après les aveux, son nom est rayé du palmarès du Tour de France, aucun vainqueur n'étant alors

mentionné pour cette année 1996. Finalement, le 4 juillet 2008, en reconnaissance de ses aveux, son nom est remis par les organisateurs du Tour de France sur la liste des vainqueurs, avec, sous son nom, mention de ses aveux de dopage⁷.

Le mal est fait, le mal est avoué. Faute individuelle avouée est normalement à moitié pardonnée. Dans ce cas, la « récupération » de son maillot est une preuve de pardon total. Quel exemple pour la suite ! Fraude puis gagne ! Si tu sens que tu vas être démasqué, avoue ! Tu risques de perdre ton titre pendant quelque temps, mais cela ne compte pas face à la postérité !

Quant à lui, Riss conclut ses aveux ainsi : « Tu peux prendre autant de produits dopants que tu veux... si tu n'as pas de talent, tu ne gagnes pas, et je crois que j'avais du talent⁸. »

Donc le problème de dopage est en fait un faux problème !
Fin de la première étape.

Deuxième étape: repérage d'un champion venu du Nouveau Monde

Lance Armstrong naît à Dallas au Texas dans un milieu modeste. La mère est serveuse et le père, d'origine danoise, est livreur. Lance a tout juste 2 ans lorsque son père quitte le foyer conjugal. Ils ne se reverront plus jamais. À l'âge de 8 ans, il se fait adopter par son beau-père, Terry Armstrong, qui lui donne son nom. Leurs relations seront toujours difficiles, heurtées. Le sport devient pour Lance une échappatoire en même temps qu'un moyen de se réaliser. Motivé à la fois par la natation et le vélo, il s'oriente vers le triathlon et remporte ses premiers succès dès l'âge de 13 ans lors de critères. Progressivement, le vélo prend pour lui le dessus sur les autres sports. Suit une carrière

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

rationnellement ses passions. (LA ?) Créateur d'une « morale de maîtres », laquelle reflète la force et l'indépendance de celui qui se libère de toutes les valeurs, à l'exception de celles qu'il juge valables. (LA ?) Toute conduite humaine, précise Nietzsche, est motivée par la volonté de puissance. (LA ?) Une telle puissance est manifeste dans l'indépendance, la créativité et l'originalité du surhomme. Mais le philosophe établit clairement que l'idéal de surhomme ne s'est jamais réalisé, même s'il propose quelques possibles modèles qui se rapprochent du surhomme, comme Socrate, Léonard de Vinci, Michel-Ange, Shakespeare. (LA ?)

Après cette courte envolée, redescendons jusqu'au niveau « souterrain » où le rapport de l'Usada a plongé les amoureux du vélo.

Le surhomme était « virtuel », fabriqué des pieds à la tête, si on ose s'exprimer ainsi. Pierre Ballester utilise des mots qui veulent bien dire ce que nous sommes nombreux à ne pas vouloir entendre :

L'idole est devenue lépreuse, galeuse, puante, lapidée par ceux qui lui jetaient des roses sous les roues et maintenant des pierres sous le casque. Armstrong n'est plus un extraterrestre qui a marché sur la Lune mais un astre mort. « The end », « Game Over » sont les épitaphes préférées des journaux. Le cercueil est clouté, la dépouille enterrée et avec elle les maux qu'elle a diabolisés¹⁴...

L'idole est foulée aux pieds. Un certain Tour aussi sert de paillason aux dégoûtés endurcis par toutes ces révélations qu'on ne peut plus transférer « les yeux fermés », « le nez bouché » au musée de la tradition... des rumeurs et des horreurs. Mais est-on sûr qu'il n'en reste pas un autre ? Pour le savoir, il faut interroger les sponsors, les instances sportives, les villes-

étapes qui se mettent sur liste d'attente. Et qu'en pensent les médias ? Maintenant qu'Armstrong est (enfin !) broyé, liquidé, envoyé au bagne des damnés, maintenant que nous avons réprouvé, désapprouvé, condamné, nous allons (enfin !) pouvoir revenir à l'essentiel. C'est quoi, d'ailleurs, l'essentiel ?

Rappelons-nous ce qu'a dit un des maîtres à penser du cyclisme sportif, Cyrille Guimard, au journal *Le Monde*, le 4 juillet 2012: « Le fonds de commerce (terme un peu mercantile mais qui a le mérite de la sincérité) du Tour, ce sont les congés payés de 1936 et le mois de juillet. Si le tour avait lieu en mai, comme le Giro, personne ne le regarderait. » Et si vous ne comprenez toujours pas ce que « essentiel » signifie, écoutez la définition qu'en fait le directeur des sports de France Télévisions (la chaîne partenaire du groupe Amaury Sport Organisation, connu sous le sigle ASO, qui a renouvelé ses droits de retransmission jusqu'en 2020) dans *Le Monde* du 14 juillet 2012: le Tour de France, c'est « 10 à 15 % d'images de la France » sachant que « 15 à 20 % des téléspectateurs viennent pour regarder le Tour de France¹⁵ ».

Ajoutons que la Grande Boucle demeure, contre vents, marées et scandales, un vecteur de communication exceptionnel pour les sponsors qui cumule à chaque édition près de 10 millions de juilletistes positionnés sur le bord des routes pour regarder passer les coureurs. Alors, si dans ce décor enchanteur et profitable une brebis galeuse se faufile, elle doit être éjectée sans contaminer le reste du troupeau afin que la caravane puisse passer sans encombre et si possible sous les applaudissements. Concernant la lutte contre le dopage, Pierre Ballester résume clairement la situation: « France Télévisions et les sponsors font confiance à l'organisateur depuis 1985 (ASO détenu par le groupe Amaury qui détient le quotidien *L'Équipe*) qui fait

confiance à l'UCI (Union cycliste internationale) qui n'inspire surtout pas confiance depuis quinze ans. »

Tout est dit ou presque. Et le public ? Il n'est pas dupe mais... il s'en accommode.

Revenons à la stratégie Armstrong. Elle consistait à tout maîtriser à l'intérieur du « milieu ». Contrôler l'intérieur en s'appuyant sur quelques leaders d'opinion à l'extérieur, c'est mieux. LA devient l'ami de quelques « grands de ce monde » dont le président des États-Unis, Georges Bush, et le président français Nicolas Sarkozy. Le premier dira de lui: « Lance Armstrong est un des fils prodiges de l'Amérique. Il vient du Texas comme moi; je le considère donc comme mon fils. »

Le second, Nicolas Sarkozy, lui a manifesté publiquement et à plusieurs reprises son admiration et son amitié.

Florilège¹⁶ :

Jeudi 22 juillet 2010 : rendant hommage depuis le Tour de France à l'Américain Lance Armstrong il déclare :

Je trouve que son combat est fantastique... Cela fait du bien pour le cyclisme et pour le Tour de France. On a besoin de personnages comme Lance Armstrong [...].

Ça fait du bien au cyclisme et au Tour de France (bis)... J'ai toujours été amoureux du Tour de France, je le suis depuis que je suis enfant [...]. On a besoin de personnages comme Lance Armstrong [...].

Pour moi, le plus beau Tour de Lance, ce n'est pas l'une de ses sept victoires, mais sa troisième place, cette année, pour son magnifique retour [...]. Même Astérix prenait de la potion magique.

Docteur, ce n'est pas si grave le dopage ? Il y en a un qui doit boire du petit-lait en entendant les paroles du premier des Français...

Selon quelques rumeurs (faut-il les croire ?), Lance

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le crime épouvantable !

*Ayant pu kidnapper
Hugo, le géant rouge,
Ils l'avaient découpé,
Vif, avec une gouge...*

*Puis, ils l'avaient mangé,
Tout cru, par représailles,
Afin de se venger,
Disait-on, de sa taille !*

*Un vieux clown présidait ;
Deux juges, funambules,
Sur un fil qu'on tendait
Jonglaient avec des bulles...*

*Pour voir, selon le cas,
Qui l'on devait élire
En guise d'avocat...
Or, ce fut... le Vampire !*

*Il arrive, tout noir,
Et les dents effrayantes...
Les nains, sur leur perchoir,
Sont saisis d'épouvante.*

*Non loin des accusés,
Assis en bord de piste,
L'ourse, le chimpanzé,
Le dompteur... un peu tristes,*

Guettent le coup d'envoi...

*Soudain, l'orchestre éclate
En fanfare... et l'on voit,
Précédé d'acrobates,*

*Un diable qui fait peur
S'avancer... beau... mais pâle !
Chacun tremble, c'est le
Prestidigitateur !*

*Du clown à l'écuyère,
D'un craintif mouvement,
L'assistance se terre...
Et puis, piteusement,*

*Le tribunal confère
Les pouvoirs qu'il détient
Pour instruire l'affaire...
Au beau magicien !*

*Du coup, notre vampire
Ôte sa toge, et dans
Un grand cri, se déchire
Le cœur, avec ses dents.*

*Adieu, toute défense !
Et le cirque, interdit,
Entend dans le silence,
Tomber le lourd verdict.*

*« La forfaiture est nette,
Ô nains ! » dit le satan :
« J'ordonne qu'on vous mette*

À bouillir, à l'instant ! »

*Là, dans une bassine,
L'élégant Lucifer
Met la bande assassine
À cuire, à feu d'enfer...*

*Grandes flammes surgissent,
Les cuivres se déchaînent...
Et les fauves rugissent,
En tirant sur leurs chaînes...*

*Et puis... plus rien ; d'un coup
De baguette magique,
L'homme a rompu le cou
De l'horrible musique...*

*La bassine a perdu
Son couvercle... elle est vide !
On regarde, éperdu,
Un peu partout... timide...*

*Et que voit-on... là-haut...
Devisant à leur aise ?
Le bon géant Hugo...
Et les nains... au trapèze !*

*Loyal et chimpanzé,
Juges, clown, écuyère,
Mime, au rictus usé,
Qui pouffe par-derrrière,*

Géant, magicien,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Paul-Loup Sulitzer

« L'inventeur de la finance-fiction »

« Il est bien vrai qu'on fait de mauvaises affaires en famille. »
Chrétien de Troyes

Après avoir fait fortune dans les années 1960-1970 en vendant des gadgets fabriqués en Asie, alors qu'il était le plus jeune P-DG de France, Paul-Loup Sulitzer a entamé une carrière de romancier, inventant un nouveau genre littéraire, « le western financier ». Il devient l'un des auteurs français les plus lus non seulement en France mais dans le monde entier, atteignant entre quarante et soixante millions d'exemplaires de ses livres vendus.

Fort d'un carnet d'adresses « valant de l'or », écrivain et consultant financier, il est un personnage majeur de la « jet set », incarnant à la fois succès, richesse et renommée. Les médias, dont la presse dite « people » en tête, qui ont très largement accompagné et favorisé ses réussites professionnelles, se retournent progressivement contre lui, dénonçant « le système Sulitzer », l'accablant lors de ses ennuis judiciaires et conjugaux, allant jusqu'à exploiter ses graves problèmes de santé...

Jean Christaki : Paul-Loup Sulitzer, merci d'avoir accepté cet entretien.

Ma première question est toute simple. Comment se porte l'auteur du *Roi Vert* ?

Paul-Loup Sulitzer : Cela me fait plaisir que vous

commenciez notre rencontre en évoquant un de mes plus grands succès de librairie.

J. C. : Quel en était le sujet ?

P.-L. S. : *Le Roi Vert* est une histoire qui a intéressé le monde entier. Il a été traduit dans plus de 35 langues ! Je me souviens qu'il a même conquis les Russes en pleine période communiste !

Lors d'un entretien avec Andropov, le dirigeant soviétique de cette époque, je lui ai dit : « Vous représentez tout le contraire de ce que je préconise. » Puis je me suis dit que j'étais peut-être allé un peu loin... Il m'a regardé droit dans les yeux puis m'a lancé : « J'ai lu tous les manuels d'économie, je n'y comprends rien ! Mais quand je lis votre livre, je comprends le capitalisme mieux que personne... donc vous m'aidez à combattre mes adversaires. »

Ainsi moi, Paul-Loup Sulitzer, le capitaliste dans toute son horreur, suis accueilli dans un pays communiste comme un héros !

En Roumanie, j'ai été également reçu comme un prince. J'ai reçu la médaille de Staline... Je l'ai jetée, bien évidemment.

J. C. : Vous avez profité de la guerre froide ?

P.-L. S. : Non, je pense sincèrement, sans être mégalomane ni mythomane, mais simplement équilibré, que mes livres représentaient, pour des gens élevés par le KGB et un système fermé, une réelle ouverture sur le monde du libre-échange. En parlant de succès, j'en ai eu un autre considérable avec *Cartel*, le premier livre sur le commerce mondial de la drogue. Les gens ne savaient pas à l'époque que la drogue était la première économie au monde, devant le commerce des armes. Je ne me suis pas contenté de raconter une histoire palpitante pour distraire le lecteur. J'ai expliqué en détail comment fonctionne ce cartel. Pour cela, j'ai pris mes risques. J'ai fait une véritable enquête. Je suis allé rencontrer les plus grands trafiquants de

drogue du monde...

J. C. : C'était dangereux, j'imagine.

P.-L. S. : Non, pour moi, ce n'était pas plus dangereux que descendre les Champs-Élysées ! Nous n'avons été que deux à approcher les milieux du cartel en Colombie. Le journaliste de TF1, Jean Bertolino et moi. Pour lui, ça a été assez compliqué. À peine était-il rentré à Paris, trois types l'ont suivi alors qu'il allait chercher son enfant à l'école et lui ont dit : « Si jamais dans ton reportage tu cites des noms, tu vois, ta fille, on s'en occupera... » Moi, en me fixant comme règle de ne jamais citer de nom, de dire « ils », « eux », « elles », j'ai pu raconter en détail le fonctionnement du système. J'ai été reçu là-bas par des gens qui se présentaient comme « éleveurs de chevaux » (c'est ainsi qu'en général ils se présentent). J'ai rencontré le roi du cartel, le Colombien Pablo Escobar. C'était un vrai renard. Il s'est présenté à moi comme le plus grand « agriculteur » du monde. Lui ayant dit que je ne mentionnerais aucun nom dans mon livre, il m'a répondu: « Vous êtes jeune, il faut que vous vieillissiez tranquillement, alors vous avez intérêt à faire attention à ce que vous allez écrire car il n'y a pas un coin dans le monde où je ne vous trouverai pas. » Voilà, finalement, tout cela n'est pas si dangereux, même si c'est plus risqué que la vie d'un comptable, quoique...

J. C. : Pourquoi choisissez-vous des sujets comme la criminalité, la drogue... quelles sont vos motivations ?

P.-L. S. : Dans les films où on voit des types se tuer à New York par exemple, jamais on n'aborde les enjeux économiques. Or, ni le pétrole, ni les armes ne résistent à la comparaison avec le trafic de stupéfiants. Il y a de nombreux morts dus au commerce de la drogue au Mexique. Il s'agit d'un vrai fléau et on en parle assez peu. Tous les jours on trouve des charniers de gosses, des centaines de personnes attaquées dans des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

affaires comme l'Angolagate commentée jour et nuit par la presse sous le label sensationnel de « trafic d'armes ». Je me suis trouvé embarqué dans une tourmente médiatico-judiciaire colossale, moi qui ne suis même pas capable d'acheter un pistolet à eau à ma petite fille ! Quand on voit le résultat neuf ans après, alors oui, cela a été vraiment une période extrêmement pénible. Comment une presse crée un scandale de toutes pièces qui n'existe pas ! Comment peut-on laisser entendre que je suis un trafiquant d'armes alors que je n'ai jamais été inculpé pour ce motif ? C'est comme si on allait voir un employé du service marketing de chez Dassault et qu'on lui disait : « Il y a un village kurde qui a été bombardé par des Rafale, vous êtes responsable ! » C'est exactement pareil !

Là, je suis dégoûté, écœuré ! La presse a été malhonnête. Cela a handicapé ma vie pendant cinq ans. Il y a des gens qui pensent encore que je suis un trafiquant d'armes. Et je vous le répète, je n'ai jamais été mis en examen pour ça. M. Morin, à l'époque ministre de la Défense, a envoyé une lettre disant : « Mes services ont étudié l'affaire de ventes d'armes à l'Angola. Il n'y a pas de trafic d'armes sur le plan juridique. Et M. Sulitzer n'y est pour rien. »

On a sali Pasqua dans cette affaire; on m'a sali; on a attaqué Attali qui n'avait rien fait ; on a mis en prison des gens qui étaient innocents. Là, je vous assure, c'est grave. C'est cent fois plus grave que l'affaire Pivot. Il y a eu quelques journalistes honnêtes comme Airy Routier du *Nouvel Observateur*, mais ils ont été très peu nombreux. Je me souviens de titres effrayants : « La mafia s'empare de l'armement français » avec ma photo pas très loin. Les gens sont venus me voir : « Vous travaillez avec Falcone, c'est un mafieux » et je leur répondais : « Apportez-moi la preuve. » Et je dirais, bien que nous n'ayons pas de bons rapports, qu'il a été plus efficace que la plupart des ministres

français.

Cette affaire m'a beaucoup marqué. Il s'agissait d'accusations ignobles. Et ils m'ont pris ma vie. Ils m'ont retiré mon passeport pendant neuf ans pour finalement me donner un non-lieu sur tous les chefs d'accusation, sauf le recel d'abus de biens sociaux. Comment pouvais-je deviner qu'un type multi-millionnaire me payait avec une société ayant fait un abus de bien social ? Du coup, je suis receleur. C'est de la folie. La secrétaire dans l'affaire Falcone a été inculpée. Où va-t-on ? C'est un monde qui marche sur la tête.

J. C.: La presse, à part quelques exceptions, ne vous a pas épargné.

P.-L. S. : Airy Routier a assisté au tribunal tous les jours. Il était le plus honnête dans ses comptes rendus. Mais combien d'affaires scandaleuses au cœur de la justice française ? L'affaire Outreau en est un autre bien triste exemple. Pendant l'Angolagate, j'ai publié un livre détaillant tout ce que je savais sur cette affaire. Ce qui était criminel aux yeux de la justice. Et, bien que ce soit interdit pendant l'instruction, personne n'a porté plainte. Dans la foulée, j'ai écrit *Le Roi Rouge* traitant de la même affaire. Personne ne s'est levé pour contester quoi que ce soit. C'était toujours pendant l'instruction. Donc si j'avais menti, écrit des contre-vérités, tous ces juges auraient dû me mettre en prison. En fait, le bouquin a été boycotté. On n'en a pratiquement pas parlé. Alors, je pose la question : quelle est la différence avec un régime communiste ou fasciste ? Aucune. On a fabriqué l'Angolagate comme on a fabriqué l'affaire Outreau. D'ailleurs, rendez-vous compte, le jugement final a totalement relaxé Pasqua qui avait été mis sur toutes les unes de journaux comme un probable condamné à trois ans de prison. Est-ce que les gens peuvent s'imaginer ce qu'il a vécu dans son cœur ? Et moi, quand je vois ma photo à côté d'accusations de contact

avec la mafia russe ! Quand cela allait trop loin, je portais plainte devant la justice. J'ai attaqué un journaliste de *Paris Match* qui a été condamné.

J'ai vu autour de moi des choses atroces. Tout ça m'a fait mal, très mal. Cela touchait à mon honneur et ma vie professionnelle et privée. Encore maintenant, quand je vais dans certains pays, on me dit : « Monsieur, vous êtes un trafiquant d'armes. » Je suis écoeuré et je trouve dégueulasse que pendant neuf ans, on nous ait traînés dans la boue, insultés. Il y a quelque chose qui me choque. La presse a consacré des centaines de pages à décrire « Pasqua en prison », « Paul-Loup Sulitzer trafiquant d'armes », etc. Et lorsque j'ai été condamné pour « recel d'abus de biens sociaux », ce qui est de la tarte à la crème, aucun journal n'a pris la peine d'expliquer que je n'avais rien à voir avec un quelconque trafic d'armes. Rien !

J. C. : La presse s'est aussi passionnée pour vos ennuis touchant à votre vie privée. Je veux parler, entre autres, de votre divorce. Pouvez-vous nous en dire quelques mots ?

P.-L. S. : J'ai épousé la petite-fille de Madoff...

J. C. : Excusez-moi, mais là, on a le sentiment que vous allez chercher les ennuis tout seul ! Enfin quoi, un homme averti en affaires comme vous ne trouve pas mieux que d'épouser un membre de la famille du plus grand escroc de tous les temps !

P.-L. S. : D'abord, ce n'est pas parce que le frère de Jack Lang a été condamné (puis gracié) pour meurtre que lui est un assassin. Ce n'est pas parce que le frère de Rachida Dati a vendu de la drogue qu'elle doit elle-même être bannie. Ce n'est pas parce que ma femme était dans une famille d'escrocs qu'elle en était une aussi. Ceci dit, j'ai eu tort. Je n'ai pas raisonné en bourgeois. Je n'ai pas raisonné en homme bien-pensant. J'ai pensé que je pouvais tout maîtriser. Et je suis tombé dans un piège. Je me suis effectivement comporté comme un con. Je suis

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

complètement idiot » et de penser peut-être que j'avais raison.

J. C. : Je reprends votre idée que pour réveiller les consciences, il faut parfois choquer, et cela me permet de faire la transition avec ce qui vous est arrivé pendant votre prise de parole à l'occasion d'un colloque organisé à Bruxelles par de jeunes actifs catholiques. Alors que vous commencez à peine votre intervention, vous êtes interrompue par des chants « féministes » puis « enlacée » par quatre ex- Femen belges (qui se font maintenant appeler « Liliths », mot qui, en hébreu, désigne la femme de la nuit, le démon). Elles montent sur scène seins nus, sur lesquels sont inscrits des slogans comme « Caca Boutin », « Vive les pédés ». Elles vous enlacent avec le drapeau des LGBT (Lesbiennes, gays, bisexuels et trans) et vous « couvrent de bisous ». C'est à leur tour de choquer et c'est vous qui subissez leur coup de gueule à leur manière, leur coup d'éclat !

C. B. : Petite précision, le thème précis de ce colloque pour jeunes catholiques engagés, c'est « le Christ pour quelle Europe ? ». C'était donc très ciblé. Congrès qui dure trois jours et dont l'ouverture est faite dans l'ordre par le cardinal archevêque de Bruxelles Mgr Léonard, le père Nicolas Butet puis par moi-même.

Après des interventions de grande qualité dont celle, splendide, du père sur l'adoration au Christ et ce qu'elle peut apporter, c'est à mon tour sur le thème « Une âme pour l'Europe ». J'ai prévu de faire mon discours sur l'Europe et Robert Schuman. Je commence mon discours et j'entends un peu de bruit dans le fond, mais je ne vois pas très bien ce qui se passe et à ce moment-là, j'ai vécu une expérience spirituelle assez incroyable. Jamais de ma vie, cela ne m'était arrivé. J'ai souvent été agressée comme ça et je réagis habituellement de façon assez calme, mais c'est moi qui maîtrise mon calme. Là,

quand ce bruit arrive du fond de la salle, je reçois une douche là, au milieu du crâne, cela me transperce partout. Ce n'est pas une douche d'eau mais je me trouve inondée de paix, d'une paix inouïe. Ce qui est habituellement un contrôle de moi-même se trouve être un don que je reçois. Dans mon cœur, je me suis dit : « Mais ce n'est pas de l'eau » et je me sentais exactement comme si j'étais sous ma douche. Je comprends mieux les témoignages de ceux qui racontent leur conversion de façon soudaine, fulgurante...

J. C. : À vous entendre, je vois déjà la presse titrer demain : « Après Jeanne d'Arc qui entend des voix, Christine Boutin reçoit une douche sans eau ! »

C. B. : Eh bien oui ! Vous me posez une question. Je suis une femme droite. Je ne peux pas vous dire autre chose; c'est ce qui s'est passé!

J. C. : Revenons à la scène, si j'ose dire.

C. B. : Devant l'estrade, il y a des hommes et des femmes. Les femmes enlèvent leur tee-shirt et se retrouvent seins nus. Elles se mettent à hurler, elles montent et m'entourent, me prennent dans leurs bras, me font des gros bisous et je leur fais moi aussi des gros bisous. Je ne sais pas comment elles ont vécu cela mais je pense qu'elles ont dû être décontenancées. Je n'ai eu aucun geste de recul, aucun geste pour me protéger. Il n'y a eu aucun geste de violence. Je vous assure, c'est incroyable la manière dont cela s'est passé. Et l'assistance qui est assez nombreuse, environ 250 à 300 personnes de bons catholiques convaincus, venus passer un week-end paisible pour se poser des questions sur leur engagement spirituel, a été sidérée, pétrifiée. Une vraie leçon pédagogique aussi fructueuse qu'inattendue. Ils pensent peut-être : « Il va falloir s'engager, notre chemin n'est pas un long fleuve tranquille. » Et pendant ce temps, ce pauvre Mgr Léonard se fait entarter. Le père Butet

éclate de rire et tous trois nous nous trouvons dans une vraie paix pendant que les « Liliths », vociférantes, hurlent des slogans du niveau maternelle : « Caca Boudin, Caca Boutin ». Elles ont prévenu la télévision nationale belge. Les organisateurs, voyant les caméras arriver, sont tout contents, aident les machinistes à s'installer.

« Vous comptez rester pendant tout le colloque ? » leur demandent-ils naïvement. Réponse : « Non, non, on est venu uniquement pour madame Boutin. » Donc le coup monté avec la complicité de la télévision est signé ! L'enregistrement est d'ailleurs passé au 20 heures de la radio nationale belge puis a été mis sur Youtube et largement propagé. Ceci dit, pour moi, cela m'a confortée dans mon combat spirituel. Bien sûr qu'il est politique, mais il est surtout spirituel. Veuton une société avec ou sans Dieu ?

Je tiens à préciser que si je considère ces femmes comme mes adversaires, et Dieu sait si j'en ai des adversaires, cela ne m'empêche nullement de leur pardonner, car elles sont aussi à l'image du Créateur. Je n'ai pas besoin de me forcer. Cela m'est naturel. Et puis, il faut bien le dire, elles m'ont fait une publicité que je n'attendais pas, une publicité inouïe sur un événement que je n'avais moi-même pas médiatisé.

J. C. : Dans le même ordre d'idée, pouvez-vous dire quelques mots sur votre intervention remarquée contre le festival rock metal de Clisson qui a lieu chaque année au mois de juillet, connu sous le nom de Hellfest (la fête de l'enfer) ?

C. B. : En 2010, j'ai écrit au président de la société Kronenbourg pour lui dire d'arrêter de sponsoriser ce rassemblement qui a toutes les allures d'une « rave partie ».

Ils m'ont répondu « rentabilité économique » en s'exonérant d'avoir à s'immiscer dans des questions philosophiques. L'affaire a pris un tour plus politique lorsqu'un député

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

droit de réponse d'une personne mise en cause ?

Loin de vouloir assener un « traité de bonne conduite » ni de dresser un réquisitoire contre les journalistes, nous prétendons être le miroir de quelques personnalités dans leur rapport conflictuel avec la presse et de cette manière alimenter le débat sur les principes et les conséquences de la liberté de la presse.

Dans cet ouvrage, nous avons invité le lecteur à suivre le parcours d'êtres humains dont le destin est exceptionnel. Il ne s'agit pas d'un livre d'histoire mais d'un livre vivant qui raconte des parcours et des émotions. Nous ne nous prenons pas pour des juges. C'est un livre libre, comme un espace libre où chacun pourra conclure par lui-même.

Remerciements

Je tiens à remercier tout particulièrement Sophie, Gabriel, Louise, Nicolas, Hélène, Bruno et François. Merci pour la confiance de l'éditeur et merci à Vladimir Fédorovski pour ses encouragements.

Table

Préface d'André Bercoff

Prologue

Roger Salengro – « Le ministre que la calomnie tua »

Jean-Michel Lambert – « Le petit juge »

Chantal Goya – « La fée qu'a des bosses ; chronique d'une mort en direct »

Édith Cresson – « La Pompadour »

Pierre Bérégovoy – « L'homme donné aux chiens »

Dominique Baudis – « Un homme averti en Baudis »

Roland Dumas – « Chaussures et statuettes : pièces à démission »

Hervé Gaymard – « Bébé Chirac »

Dominique Strauss-Kahn – « Homo erectus politicus »

Richard Millet – « L'écrivain maudit »

Jérôme Cahuzac – « Splendeur et misère d'un maître du mensonge »

Lance Armstrong – « Le boss dope le Tour de France »

Poème-humour à l'attention de l'opinion publique

Entretiens

Roland Dumas

Paul-Loup Sulitzer – « L'inventeur de la finance-fiction »

Christine Boutin – « Vous n'êtes pas celle que je croyais »

Robert Ménard – « Le candidat sans frontières »

Épilogue

Remerciements



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
283/2014

Éditions du Rocher
28, rue du Comte-Félix-Gastaldi
98000 Monaco
www.editionsdurocher.fr

Imprimé en France
Dépôt légal : mars 2014
N° d'impression: